

> d'une marchandise qui s'achète: c'est avec de l'argent que les mineurs s'en procurent et cet argent est ensuite récupéré par les planteurs espagnols. Dans leur sillage, de nombreuses personnes s'enrichissent: les femmes indiennes que ces derniers épousent, mais aussi les Espagnols qui envahissent la sphère d'intermédiation de ce marché. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est donc le commerce de la coca qui, indirectement, alimente les caisses du Trésor royal ainsi que l'Europe entière, submergée par les métaux de Potosí.

En s'accaparant les champs de coca, les Espagnols ont ainsi tout transformé. Ils ont réorienté la circulation des richesses vers la péninsule Ibérique et réorganisé le mouvement des personnes à l'intérieur du domaine andin. L'irruption et l'extension de la valeur d'échange ont conduit les Indiens à progressivement abandonner la solidarité communautaire fondée sur le troc pour devenir dépendants du marché colonial. Dans le rapport au temps et à l'espace, dans le rapport au corps aussi, cette dépendance a transformé la mastication ritualisée de la feuille en une consommation conditionnée par les impératifs du travail. La logique du salariat s'est ainsi perfusée dans l'organisme même des mineurs: sous la dépendance de la feuille, ils travaillent pour consommer la marchandise et consomment la marchandise pour travailler.

LE DILEMME DES ESPAGNOLS

Mais cette coca qui est mâchée par les mineurs est cultivée par d'autres travailleurs. Les souffrances qu'elle permet d'endurer à Potosí ont pour prix d'autres douleurs dans les Antis. C'est pourquoi la plante soulève un profond débat au milieu du xvi^e siècle. La monarchie a besoin de l'argent extrait des mines pour financer ses guerres et il lui paraît inenvisageable de faire travailler des esclaves à l'altitude de Potosí. Il lui faut donc mettre en balance la rente minière avec la vie des mineurs et des cultivateurs de coca, sans oublier la lutte contre l'idolâtrie.

Grossièrement, ce débat oppose deux camps. D'un côté, les prohibitionnistes, notamment des religieux et des juristes. De l'autre, les défenseurs de la coca, essentiellement des planteurs, mais aussi des officiers, voire des religieux.

En ce temps de crise démographique et de réforme catholique, l'argumentaire des prohibitionnistes se développe logiquement autour de deux idées fortes. La première est que la coca tue les Indiens: ceux qui la cultivent dans les vallées insalubres et ceux qui dans les mines se gâtent la santé en la mâchant. La seconde idée est que la feuille nourrit l'idolâtrie indigène, dont l'éradication est un aspect essentiel de la mission évangélisatrice des conquérants.



Pour les prohibitionnistes, les principaux responsables de cette situation sont les Espagnols, qui surexploitent les Indiens au mépris de leur santé et de leur conversion.

De leur côté, les défenseurs de la coca reconnaissent que sa production dans les Antis accroît la mortalité indigène. Mais c'est pour eux un mal nécessaire. D'une part, la mastication de la feuille n'a pas, d'après eux, les effets nocifs décrits par les prohibitionnistes. D'autre part, l'éradication des croyances préhispaniques leur paraît trop difficile pour être réglée par la seule interdiction de la coca. Avec ou sans la feuille, l'idolâtrie se maintiendra. Mais si la feuille venait à être interdite, les grands perdants seraient les Espagnols, car alors, c'est de l'argent que les Indiens offriraient à leurs *huacas*.

Très prisées des Indiens pour leurs effets contre la douleur, la fatigue et la faim, les feuilles de coca étaient aussi utilisées par les guérisseurs (ici un « sorcier des songes », un « sorcier du feu » et un « sorcier qui suce ») à qui ils procuraient des visions les aidant à diagnostiquer une maladie ou à entrer en communication avec les esprits.